

Frédéric Worms

LES MALADIES
CHRONIQUES
DE LA **DÉMOCRATIE**

Frédéric Worms

DESCLÉE DE BROUWER

Les maladies chroniques de la démocratie

Du même auteur

Droits de l'homme et philosophie, Presses-Pocket, 1993²; CNRS Éditions 2009.

Introduction à Matière et mémoire de Bergson, suivie d'une brève introduction aux autres livres de Bergson, PUF, 1997.

Le Vocabulaire de Bergson, Ellipses, 2000.

Bergson ou Les deux sens de la vie : étude inédite, PUF, 2004 ; 2013².

La Philosophie en France au xx^e siècle. Moments, Folio-Essais, 2009.

Le Moment du soin. À quoi tenons-nous ?, PUF, 2010.

Soin et politique, PUF, 2012.

Revivre. Éprouver nos blessures et nos ressources, Flammarion, 2012 ; « Champs Essais », 2015.

La Vie qui unit et qui sépare, Payot, 2013.

Les 100 mots de la philosophie (dir.), PUF, 2013, « Que sais-je ? ».

Penser à quelqu'un, Flammarion, 2014.

En collaboration (sélection) :

Bergson : biographie, avec Philippe Soulez, Flammarion, 1997 ; PUF, 2002.

La Philosophie du soin, (dir. avec Lazare Benaroyo, Céline Lefève, Jean-Christophe Mino), PUF, 2010.

La Philosophie face à la violence, avec Marc Crépon, Équateurs, 2015.

À quel soin se fier ? Conversations avec Winnicott (dir. avec Claire Marin), PUF, 2015.

Vita Nova, avec Marie Gil, Hermann, 2016.

Frédéric Worms

Les maladies chroniques
de la démocratie

DESCLÉE DE BROUWER

Ouvrage publié sous la direction de Benoît Chantre

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, **Groupe Elidia**
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-08513-5
EAN pdf : 9782220086699

Introduction

Il semble qu'on soit passé en presque trente ans d'un extrême à l'autre, en ce qui concerne la démocratie. En 1989, en France en tout cas, on la croyait acquise dans les faits et dans les idées. Le thème de l'État de droit avait accompagné les mouvements dissidents de l'Est de l'Europe, et la chute du mur de Berlin avait coïncidé avec le bicentenaire d'une Révolution recentrée sur les «droits de l'homme». Et voici que trente ans d'histoire semblent avoir peu à peu tout inversé. Ce qui semblait simple régression ici ou là est devenu une vague mondiale dans les idées mais aussi dans les faits, et en France même certains remettent en cause le principe de l'État de droit. Étonnant passage d'une époque à l'autre ? On nous parlait de fin de l'histoire, au nom de la démocratie, nous voici revenus dans une histoire sans fin, et peut-être sans repère, et surtout pas, semble-t-il, ceux de la démocratie. On pourrait s'interroger : comment est-on passé d'une étape à une autre et qu'est-ce qui va suivre ?

Or, on a bien raison de s'en inquiéter. Ces deux extrêmes sont bien là. Mais justement, ils sont là. Ils sont là ensemble et pour un moment, et définissent peut-être notre moment ou notre époque. Il ne faut pas voir ou opposer ces deux positions extrêmes comme deux étapes successives d'une période qui serait déjà passée ou dépassée. Car elles définissent ensemble, ces deux positions extrêmes, un problème qui est encore présent, vivant, vital même, qui est sans aucun doute notre problème, celui que nous vivons, aujourd'hui. Ce ne sont pas deux événements ou une série d'événements en surface, et se succédant, et nous laissant sans boussole ou sans orientation. Mais ce sont deux positions extrêmes et simultanées, qu'il faut justement replacer sur notre boussole, car elles définissent notre orientation.

Quelles sont ces deux positions? On vient de le dire. Ceux qui pensent que la démocratie est «finie» parce qu'elle a gagné, définitivement. Il y en a de moins en moins en apparence, mais ce n'est qu'apparence, car cette position anime des combats parfois douteux. Et ceux qui pensent que la démocratie est «finie» parce qu'elle a perdu, parce qu'elle (ou son illusion) a disparu, parce qu'elle est morte, et bientôt enterrée, définitivement aussi. Ceux qui pensaient (et ceux qui pensent encore) que la démocratie est finie et achevée, au sens de «réussie», ici ou là, et ceux qui pensent (et de plus

en plus) qu'elle est finie et qu'il faut l'achever, au sens de « l'abattre », ici et là.

Or, c'est tout autre chose qui se produit, non seulement aujourd'hui mais depuis trente ans et pour un moment encore.

Ce que nous soutiendrons ici, et pour plus d'une raison, justement et dans les deux sens, c'est que la démocratie n'est pas finie.

Elle n'est pas finie, d'abord parce qu'elle n'est pas achevée (nulle part), et donc parce qu'elle n'est pas réalisée. Non seulement elle n'est parfaite nulle part, mais elle n'existe et n'a jamais existé, ici ou là, sous une forme définitive et comme une identité. Qui pourrait s'en réclamer sur ce mode? Qui peut dire: «Nous, la démocratie», «Nous, les démocraties», comme si c'était fini, achevé, réussi, pour les uns et contre les autres?

Mais la démocratie n'est pas finie, non plus, si l'on entend par là qu'il faudrait l'abandonner, qu'elle serait dépassée, ou qu'elle ne pourrait plus rien orienter, entre ses défauts et ses progrès, ses régressions et ses avancées – deux pôles assumés par ceux qui la défendent vraiment, qui donc aussi la critiquent, au nom de la démocratie même.

Pas finie, au sens où elle est défaillante et menacée, mais aussi parce qu'elle peut encore surprendre, inventer, et orienter, et n'a pas dit son dernier mot.

Mais dès que l'on a dit cela, on risque de retomber dans ce que l'on vient de critiquer. Dans l'illusion d'une succession trop simple, donc trompeuse, et même dangereuse. Après avoir pensé que la démocratie était finie, voici quelqu'un qui arrive et nous dit : mais non, tout va bien, elle n'est pas finie, cela va repartir, rassurez-vous, c'était passager.

Ce n'est pas non plus la thèse que nous défendrons ici, et pour plus d'une raison. Ce que nous découvrons, depuis plus de trente ans et encore aujourd'hui, d'épreuve en épreuve, c'est ce que cette répétition des ébranlements révèle sans qu'on arrive à le penser. C'est cela très précisément : nous ne vivons pas une crise passagère, qu'elle soit fatale, ou au contraire bénigne, suivie du décès, ou au contraire de la guérison (et dans les deux cas définitifs).

Ce que nous vivons, c'est tout autre chose : une épreuve ou même une maladie « chronique », dont il ne faut pas songer à se débarrasser, même s'il ne faut pas cesser de l'affronter. Une ou des maladies chroniques, définies donc par des maux structurels et peut-être inévitables (nous déciderons-nous à le comprendre ?), mais aussi par des résistances et même des progrès qui peuvent être non moins constants et réels (nous déciderons-nous à l'admettre ?). Comme si non seulement on pouvait vivre avec les maladies de la démocratie, mais vivre pleinement, en transformant la démocratie.

Car telle sera bien notre thèse, dont il faut souligner tout de suite les deux aspects principaux et, surtout, inséparables.

Nous lutterons contre les maladies chroniques de la démocratie, mais à deux conditions.

D'abord, bien sûr, à condition de les admettre, de les connaître et de les reconnaître, à condition de penser et de comprendre ces maux structurels, profonds, récurrents.

Mais aussi, bien sûr, à condition d'admettre et reconnaître qu'on doit et qu'on peut lutter contre eux, et cela en raison de l'importance vitale de ce qu'ils menacent, à savoir la démocratie elle-même, et ses effets vitaux sur nous, sur nos existences, notre bonheur.

Il en va donc de la démocratie comme de la vie. On ne lutte contre les maladies chroniques qui peuvent l'affecter que si on y tient et que si on ne veut pas la perdre. Et pour cela, tous les médecins, tous les patients vous le diront : on ne fait pas que vivre contre et avec la maladie, mais on vit aussi si on crée pleinement grâce à ce qui nous fait vivre et avancer et que la maladie a fragilisé. On le sait bien, le « patient » atteint de maladie chronique ne doit pas seulement et de l'extérieur, contraint et forcé, prendre son traitement chaque matin, son antidote, face à cet adversaire intime, logé en lui et dans sa vie. Il « doit » aussi et surtout,